

## *Présentation du livre de Catherine Muller par Patrick Djian*

### A VENISE

Peu avant l'été, C.M. m'a demandé de venir ici, à Venise, parler de son livre : «L'énigme: une passion freudienne». J'ai accepté avec joie le signe de confiance et d'amitié qu'elle me donnait. Ce fut un cadeau. Mais comme tout vrai cadeau, il a un coût pour celui qui le reçoit. Ce coût, c'est la contrainte: contrainte au sens très précis du Zwang freudien, qu'avec justesse et clarté, CM situe à l'orée de l'invention de la psychanalyse.

En effet, être convié à parler de son livre a entraîné en moi un emballement du Zwang, une surexcitation psychique, une relance des associations. Son livre est venu me déranger, me contraindre. Remarquez, c'est ce qui peut arriver de mieux dans la vie, une rencontre avec un livre, un autre, un lieu. Écoutons André Breton, sur la rencontre: «C'est comme si je m'étais perdu, et que quelqu'un était venu me donner de mes nouvelles».

Mais tout de même, cette affaire élève la tension psychique, met dans un état d'excitation, un certain type de déplaisir, de jouissance. Aussi trouverais peut-être, en ce lieu, une voie de frayage pour m'apaiser, pour dériver cette tension, et qui sait, vous la transférer.

Il me faut faire vite. C'est la règle du jeu, celle du temps imparti; et aussi, il y a toutes ces pistes, ces pensées que la lecture du livre de CM ouvre. Mais la hâte à laquelle je me sens tenu, a une raison plus profonde: je me dois d'être synchrone au tempo adopté par C. Claire, précise, alerte, est son écriture. Rigoureuse, sa pensée.

C.M. est érudite sans excès, quand elle se tourne vers les hellénistes, et ses citations de Freud et de Lacan, viennent à point accompagner son propos sans jamais faire argument d'autorité; mais je l'ai dit, l'essentiel, c'est le tempo. Avec C., c'est allegro, allegro vivace. Et parfois, l'interlocuteur imaginaire qu'elle s'est choisie semble s'essouffler à la suivre, à moins qu'elle ne le convoque que pour tempérer sa propre hâte.

En effet dans ce livre, vous ne trouverez ni flânerie, ni contemplation, ni lyrisme, et très peu de «ça me fait penser à», ou de «ça m'évoque...». Mais pourquoi tant de hâte? Parce qu'il s'agit de saisir le moment d'émergence d'un sens nouveau, d'un franchissement inédit de la pensée, d'un acte révolutionnaire: «Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie».

Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en marche. Ta tête se détourne: le nouvel amour! Ta tête se retourne, - le nouvel amour! «Change nos lots, crible les fléaux, à commencer par le temps», te chantent ces enfants. «Élève n'importe où la substance de nos fortunes et de nos vœux» on t'en prie. Arrivée de toujours, qui t'en iras partout. Vous avez reconnu le chant du poète, le chant d'Arthur Rimbaud.

Il est par deux fois, dans «L'acte psychanalytique» et dans «Encore», appelé par Lacan, pour dire le changement de raison, le changement de discours, le signe d'un nouvel amour, qui surgit avec Freud; «Ce poème est la formule de l'acte», nous dit Lacan.

Cette hâte, qui entraîne C., restitue un Freud inventif, audacieux, conquérant de terres nouvelles. Cette hâte, est aussi métaphore des manifestations de l'inconscient: lapsus, mot d'esprit, acte manqué, éclair. Cette hâte, est encore l'énigme: son énonciation lapidaire, aphoristique, un mi-dire de la vérité, qui n'explique pas, mais qui indique.

Enfin, elle est l'enjeu même de l'énigme, qui s'énonce dans la devise: «devine ou meurt». «La vérité, vous dis-je, ne saurait s'énoncer que d'un mi-dire, et je vous en ai donné le modèle dans l'énigme. L'énigme est quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel nous dit encore Lacan.

Des esprits chagrins ou savants, pourront s'étonner, que dans ce livre, rien où presque n'est dit du contexte culturel, des conditions historiques de la naissance de la psychanalyse, des compagnons de route de Freud.

A ceux là, je répondrai: C. nous raconte une naissance. Elle ne remonte pas à la conception, et ne s'occupe pas de savoir qui était autour du berceau. Et puis, je vous le dis très vite, Il faut faire Witz. Alors, si vous suivez le rythme, si vous lisez, vous lirez «L'homme Freud et l'invention de la psychanalyse».

Vous lirez l'essentiel: La trouvaille du Zwang, de la contrainte à associer, au fondement même du fonctionnement de la pensée. La saisie par Freud des dits de l'inconscient, qui surgissent sur le mode de l'inattendu, du lapsus, du ratage. L'attention portée à ce qui vient, à l'Einfall. La découverte des règles qui régissent les lois de l'inconscient, que Lacan nommera: Savoir. L'invention du transfert, dans sa toute première élaboration, ou une représentation refoulée, trouve à se dire dans une représentation de moindre intensité psychique, qui lui sert de couverture. «Mésalliance», «faux nouage» souligne avec pertinence C.

Enfin, La nécessité logique de la règle fondamentale est posée. Elle fonde l'expérience de Freud et deviendra méthode: la méthode psychanalytique. Et là, Freud se trouve arrêté. Sa géniale trouvaille du transfert passe au réel. Le transfert devient obstacle, nuit au déroulement de la cure, il se fait énigme. Vous vouliez me comprendre Docteur, Monsieur le Savant, monsieur le Rationnel, Monsieur le Conquérant... Vous êtes le premier homme à vous arrêter devant moi; vous ne voulez ni me brûler, ni me diffamer, et vous ne passez pas votre chemin en haussant les épaules.

Perspicace, vous avez deviné que je recèle une énigme qui me hante, et vous voulez connaître les lois qui régissent l'étrange façon que mon corps a de souffrir: eh bien, vous allez vivre les affres de l'amour. Vous vous rêvez Œdipe, je serai votre sphinge. Descendez donc dans l'arène. Et l'homme Freud ne s'est pas enfuit. Il prend en compte cette réalité inattendue, cette réalité sexuelle de l'inconscient, mise en acte dans la cure.

Le désir de savoir qui l'anime est plus fort que la peur, mais ce n'est pas un désir de savoir pour savoir. En bon freudien, il vise une satisfaction, et très finement C. nous en propose une formulation Freud veut être un Grand Homme. «Celui qui résolut les énigmes de ce monde, et fut un homme de très grand pouvoir» Telle était la phrase de Sophocle, que jeune homme, Freud rêvait de voir graver pour la postérité sur son buste à l'université de Vienne. Et c'est ce qui advint. Et puis ce fut Dora et la lettre cachée. Et puis ce fut l'homme aux rats.

Ces récits inégalés de cures, où s'élabore le savoir psychanalytique, où se construit le Logos freudien, à partir des points de butée ou de ratage rencontrés, C.M. nous les restitue avec concision et clarté, et nous entraîne dans la joie de la pensée. Le désir de l'analyste est là, qui trouve ses propres mots, pour dire la nouvelle alliance, et prendre le chemin du retour à Freud. A la bonne heure, c'est à Venise que C.M. m'a convié à porter son «deviner».

A Venise, ce nom de noces rêvées, ce lieu où, à Carnaval, se jouent l'amour et le hasard. Ecoutons la, C.M., en son prologue: «Tout a commencé par une petite phrase concernant le transfert. Je l'avais lue maintes fois, sans y prêter une attention particulière, jusqu'au moment où elle m'a surprise».

Ecoutons sa musique: Tout a commencé le jour où j'ai vu ce geste de la main qu'il faisait si souvent, et ce fut ravissement... Tout a commencé quand j'ai entendu dans sa voix cette façon de dire ce mot qu'elle disait si souvent, et ce fut inouï. «Tout a commencé quand j'ai enfin lu cette petite phrase maintes fois lue : « le transfert doit être deviné».

Et ce fut la surprise, une petite morsure inattendue, et CM mordue, mordue par un signifiant de Freud. Deviner, deviner, quel drôle de mot pour le transfert! Pourquoi pas compris, déduit, interprété... Un hapax peut-être, une erreur de traduction! Fidèle à la méthode freudienne, elle piste ce mot et repère sa répétition dans toute l'œuvre freudienne, des premiers écrits sur le transfert, jusqu'à dans son dernier livre : «l'homme Moïse et le monothéisme».

Toujours là, ce «deviner», qui avoisine le mot «transfert». Il insiste, se répète. C.M. se fait attentive, et elle, qui ne connaît pas l'allemand, comme elle nous l'indique dès la première phrase de son livre, elle va au texte de Freud, et rencontre ce signifiant: Erraten.

Et elle joue, elle joue avec les mots de Freud, avec les lettres, avec les inflexions vocaliques, avec les racines des mots de la langue allemande, et elle le fait d'autant plus librement qu'elle n'est pas arrêtée par la signification; elle joue avec Freud, le joueur de mots, l'amateur d'énigme. Viennent das Rätsel: l'énigme, der Rat: le conseil, die Heirat: le mariage, die Ratten: les rats. Et pourquoi Erraten, parce que Verraten pourrait lui dire Freud, souriant de son Witz; ça se devine, parce que ça se trahit.

Je m'arrête en ce commencement du transfert de CM à Freud, et j'avance qu'Erraten, ce mot trouvé dans le texte de Freud par CM est le signifiant de son transfert à Freud. Erraten est le signifiant de la langue, qui s'est imposé à Freud pour se débrouiller de ce qui lui est littéralement tombé dessus: «l'énigmatique amour de transfert», ce «déjoueur des règles», ce «renverseur de calculs», cet «imprévisible», cette «croix». «Le transfert doit être deviné».

Hissons cette phrase à la dignité d'un dit premier de Freud, un dit premier au sens ou Lacan le définissait: «Le dit premier, décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité».

Voilà l'oracle, voilà la profération énigmatique, le mi-dire de «moi la vérité je parle». Ce dit premier ne répond pas aux catégories du vrai et du faux de la Science. Il porte la vérité de l'énigme, la vérité-énigme que Lacan invoque dans son Ecrit: «La chose freudienne», celle qui mord et vous rend chien. Ce signifiant Erraten, CM y tient, il la tient. C'est le mot de Freud qui brille pour elle, l'agalma de son transfert à Freud, qui soutient son désir d'analyste. Elle y tient tellement qu'elle nous le donne.

Mais ne le réduisez pas, nous dit elle, ne l'affadissez pas, ne le normez pas, ne le détournez pas. Laissez le en vous résonner, acceptez d'être dérangé par le vif de ses effets de signifiante. Lisez le, seulement lisez le. Freud a écrit Erraten, partez de là. C'est que l'enjeu est d'importance. Catherine Muller n'est pas la gardienne du temple, mais elle nous montre que si ce mot de Freud est oublié ou forclos, la psychanalyse court un grand danger.

Le champ sémantique du mot deviner en français recouvre le divin dire du dieu dieur, la parole oraculaire du devin, le cri joyeux de l'enfant qui trouve la devinette. Cela ne peut-être occulté, et soit dit en passant, bien plus que d'interminables polémiques, le livre de Catherine est une juste réponse au Brûlot noir récemment paru en France.

Lacan, lui, a toujours fait résonner ce mot tout au long de son enseignement, et s'il a posé avec force que l'inconscient est un savoir, il n'a eu de cesse de rappeler que l'inconscient comme savoir et le savoir des psychanalystes sur l'inconscient comme savoir étaient à distinguer fermement. Ignorer cette différence, faire de la psychanalyse un discours rationnel et scientifique, mène droit à ce que Lacan appelait «la docte ignorance».

Confondre les deux, faire de la psychanalyse un discours en prise directe avec l'inconscient, mène à l'hermétisme et à l'occulte. Munie de cet Erraten, Catherine Muller nous restitue l'aventure de la pensée de l'homme, qui a allié la rigueur de la raison à l'univers du mythe et à la poésie de la langue. «Il ne m'est venu à l'esprit qu'une seule idée ayant une valeur générale. J'ai trouvé en moi, comme partout ailleurs, des sentiments d'amour envers ma mère et de jalousie envers mon père... S'il en est bien ainsi, on comprend, en dépit de toutes les objections rationnelles qui s'opposent à l'hypothèse d'une inexorable fatalité, l'effet saisissant d'Oedipe roi». Ecrivait Freud à son ami Fliess.

Il faut s'y faire! C'est une marque d'origine, la psychanalyse boite. Fidèle à son héros mythique, l'homme au pied enflé, l'aveugle voyant. Mais boiter n'est pas pêcher. Catherine nous le dit avec ardeur: pas d'orthopédie, pas de rayons laser. Là est la raison même de son plaidoyer pour «Erraten»

Elle nous prie donc, elle nous exhorte: «Ne lésez pas la langue de Freud».

En écho, écoutons l'écrivain juif de langue allemande, qui, au temps de Freud, vivait à Prague: «En lésant la langue, on lèse toujours le sentiment et le cerveau, on obscurcit le monde, on l'anesthésie par le froid». Franz Kafka. Avant de terminer, une confidence: A me laisser entraîner par la lecture du livre, à suivre Catherine avec ce mot de Freud, il m'est venu soudain une petite trouvaille, un peu bête, et qui n'a pas de sens: chacune des lettres du mot Erraten est logée dans le nom, Catherine Muller.

Je me souviens de l'instant où je l'ai dit à C. ; ses yeux ont brillé, et elle a laissé échapper: «ça, on ne me l'avait jamais dit». Je suis venu vous dire que le livre de C. a nom de Venise dans Vienne retrouvée. Il est récit des noces improbables mais bien réelles, d'une femme analyste avec le grand homme. Remplissez la corbeille, et faites qu'elle ouvre le bal, celle qu'avec affection et admiration, j'appellerai ce soir, la petite fiancée de Freud.

*Patrick Djian*